

Adaptations cinématographiques de *comic books*

Carl Rodrigue

Numéro 227, septembre–octobre 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rodrigue, C. (2003). Adaptations cinématographiques de *comic books*. *Séquences*, (227), 18–23.

ADAPTATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES DE *comic books*



De gauche à droite et de haut en bas :

Batman (1966), Spider-Man (2002), Superman (1978), Hulk (2003), Batman (1989), X2 (2003), Conan The Barbarian (1982), Men In Black (1997), Road To Perdition (2002), The Crow (1994), Batman (1989), Blade (1998), Superman II (1980), Daredevil (2003), Batman (1966)

« Il y a en moyenne 35 pages et 124 illustrations dans chaque comic book. Le prix d'un seul numéro peut varier d'un dollar à près de 140 000 dollars US. 172 000 comic books se vendent chaque jour aux États-Unis, soit plus de 62 780 000 chaque année. Le collectionneur moyen en possède 3 312 et passera approximativement une année de sa vie à les lire. »

Préambule du film *Unbreakable* de M. Night Shyamalan

Phénomène ayant considérablement pris de l'ampleur au cours des dernières années, les adaptations cinématographiques de *comic books* n'ont pas toujours eu la cote à Hollywood. En effet, bien que les *comics* soient aussi vieux que le cinéma lui-même, il aura tout de même fallu près d'une centaine d'années avant que ces deux formes d'art parviennent à une parfaite symbiose. Qu'elle soit là pour rester ou non, la popularité de ces adaptations mérite tout de même que l'on s'y attarde quelque peu. Nous dressons donc



ici pour vous un portrait de ce genre cinématographique bien particulier. Pour ce faire, nous illustrerons notre propos en mettant l'accent sur certaines de ces adaptations (**Superman**, **Batman**, **Spider-Man** et **X-Men**), en jetant un regard sur ce que l'avenir nous réserve, mais en effectuant tout d'abord un retour sur l'historique des *comic books*.

UN SIÈCLE DE COMIC BOOKS

« J'ai appris les notions de moralité et d'héroïsme grâce à certains personnages tels *Spider-Man* et *Captain America* et non pas en lisant les classiques de la littérature. »

(David Goyer, scénariste de *Blade*)

De tous les pionniers des *comic books*, il faut avant tout retenir le nom de Richard Fenton Outcalt pour sa création de *The Yellow Kid* en 1896. Tout comme les frères Lumière étaient parallèlement en train de le faire pour le cinéma, Outcalt synthétisa ce que ses prédécesseurs avaient fait avant lui et y apporta un élément essentiel : la bulle de dialogue. Dès lors, les bases furent jetées pour ce qu'on allait appeler le neuvième art. À l'instar du cinéma, qui ne fut pas véritablement considéré comme un art à ses débuts, les premières décennies de la bande dessinée furent essentiellement consacrées à l'humour (d'où l'origine du terme *comics*). À l'époque, seuls les quotidiens publiaient ce que l'on appelait alors des *comic strips*.

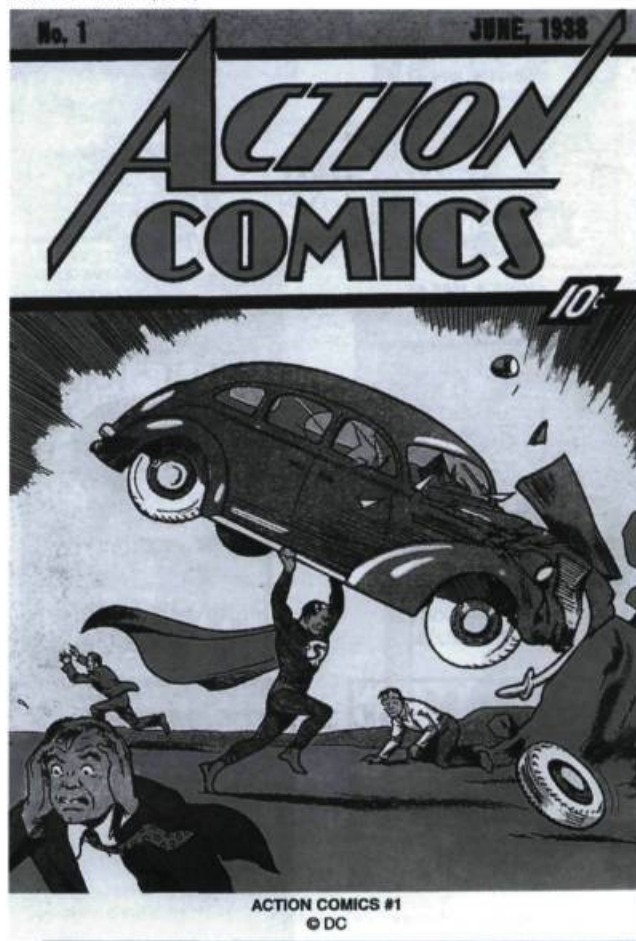
En pleine crise économique, suite au krach de 1929, et aux prises avec la montée du crime organisé, l'Amérique a besoin de héros. C'est à ce moment propice que Jerry Siegel et Joe Shuster présentent pour la première fois Superman dans le premier numéro du magazine *Action Comics* publié en 1938 par DC Comics. L'engouement des Américains pour le personnage fait grimper le tirage à un million d'exemplaires (à titre de comparaison, les meilleurs titres se vendent de nos jours à quelques 150 000 exemplaires). La naissance de Superman marque le début de ce qu'il est convenu d'appeler l'âge d'or des *comic books*. Ces derniers évoluent rapidement et, durant la seconde guerre mondiale, pas moins de 400 super héros voient le jour. De ce nombre, trois d'entre eux passent, conjointement avec Superman, à l'histoire. Il s'agit de Batman (créé en 1939 par Bob Kane), de Captain America (créé en 1941 par Jack Kirby et Joe Simon) ainsi que de Wonder Woman qui, commémorant en quelque sorte l'effort de guerre des femmes, sera publié pour la première fois quelques semaines à peine avant l'entrée en guerre des États-Unis.

Avec la fin de la guerre et l'avènement de la télévision, la popularité des *comic books* décline et on doit attendre le début des années 60 avant que l'industrie ne reprenne de sa vigueur. C'est surtout à Stan Lee et à Jack Kirby de Marvel Comics que doit être attribuée cette renaissance. Tournant majeur dans l'histoire des *comic books* (marquant de ce fait le début de l'âge d'argent), Stan Lee

humanise ses personnages en leur donnant certaines faiblesses et en leur faisant regretter l'obtention de leurs pouvoirs. S'ensuit alors une période de création artistique qui ne fut jamais égalée depuis. En quelques années à peine, Marvel donne en effet naissance à la plupart de ses héros : les Fantastic Four, Spider-Man, Thor, Hulk, Iron-Man, les Avengers, les X-Men ainsi que Daredevil... sans oublier une version recyclée de Captain America. Tous ces personnages permettent à Marvel Comics de prendre la tête de l'industrie, une position enviable qu'ils ont conservée depuis.

Les années passent et les publications se diversifient. Les *graphic novels* (romans illustrés) font leur apparition, des maisons indépendantes voient le jour alors que certains personnages comme Batman et Daredevil se refont une jeunesse sous la plume de Frank Miller. Les compagnies elles-mêmes tentent de moderniser leurs univers respectifs : DC avec *Crisis on Infinite Earth* durant les années 80 et Marvel avec sa saga *Heroes Reborn* durant les années 90. Enfin, depuis quelques années, Marvel consolide sa position de meneur de l'industrie avec le lancement de sa nouvelle

Action Comics #1 (1938)



ligne de produits *Ultimate* qui s'adresse davantage au segment de la clientèle devenu adulte et dont les titres *Ultimate Spider-Man*, *Ultimate X-Men* et *The Ultimates* (version moderne des *Avengers*) figurent à l'heure actuelle parmi les meilleurs vendeurs de l'industrie.

DES DÉBUTS DIFFICILES

« Vous n'avez sous les yeux qu'une seule image à la fois sur un potentiel de plusieurs milliers et vous en créez inconsciemment un si grand nombre entre chacune des cases. C'est ce qui est pour moi, l'essence même des comic books ! »

(Frank Miller, auteur et dessinateur de *The Dark Knight Returns*)

C'est en partie cette magie si difficile à transposer par tout autre médium qui rend l'adaptation des *comic books* presque impossible à réaliser. Car pour y parvenir, le film doit rivaliser avec l'imagination du lecteur, un défi de taille que bien peu de réalisateurs peuvent se targuer d'avoir relevé jusqu'ici. Il a fallu donc plusieurs décennies afin d'en arriver aux adaptations décentes auxquelles nous assistons aujourd'hui. Après avoir débuté avec les *comics*, les aventures de ces super-héros se sont poursuivies à la radio, puis à la télévision avant d'aboutir au grand écran. Cependant, le ridicule de certaines de ces adaptations télévisuelles et cinématographiques s'avéra des plus néfastes pour le genre. Au moment où il envisage de porter une nouvelle adaptation de Superman au grand écran, la principale difficulté à laquelle le producteur Pierre Spengler sera confronté est en effet la mauvaise réputation du genre : « Au départ, tout le monde avait en tête le *Batman* de 1966, film qui avait jeté un énorme préjudice sur l'industrie. » Cette version parodique de Batman, adaptée de la série télévisée plutôt que de l'œuvre originale de Bob Kane, porta, en effet, un dur coup à l'image du personnage qui devra attendre plus d'une vingtaine d'années avant que Tim Burton ne vienne redorer son blason. Afin de contrecarrer cette image négative, Spengler met sur pied l'une des équipes de production les plus dispendieuses jamais réunies jusqu'ici. Le scénariste Mario Puzo, qui jouit alors d'une grande popularité suite au succès de *The Godfather* et *The Godfather Part II* est le premier à être embauché. Cependant, Puzo ne signe pas le scénario final et il faudra attendre que les noms de Marlon Brando (qui touchera quatre millions de dollars pour ses deux semaines de travail) et de Gene Hackman soient associés au projet avant que le film soit définitivement mis sur les rails. D'autres noms prestigieux tels le réalisateur Richard Donner (*The Omen*), le compositeur John Williams (*Jaws*, *Star Wars*) ainsi que le directeur photo Geoffrey Unsworth (*2001 : A Space Odyssey*) viennent rapidement se greffer au projet. Afin d'amortir les coûts de production, on décide de tourner non pas un mais deux films bout à bout, ce qui n'empêche pas le budget du premier film d'atteindre les 55 millions de dollars, une somme colossale à

l'époque. Cependant le succès remporté par le premier film, qui rapporte plus de 300 millions dans le monde entier, ainsi que l'attrait du second film dans lequel Superman trouve enfin des ennemis à sa mesure, ouvrent enfin toutes grandes les portes de Hollywood aux adaptations de *comic books*.

UNE MYTHOLOGIE AMÉRICAINE

« Les réalisateurs sont souvent à la recherche d'une histoire mythique ou ayant au moins un aspect mythique. »

(Sam Mendes, réalisateur de *Road To Perdition*)

Les *comic books* ne représentent-ils pas une forme de mythologie à l'américaine ? Si depuis la nuit des temps, bon nombre de civilisations (grecque, romaine ou scandinave) se sont dotées d'une multitude de dieux et de demi-dieux surhumains, pourquoi l'Amérique n'en ferait-elle pas autant ? Une évidence qui saute aux yeux quand on songe aux surnoms pompeux de certains



X2 : X-Men United (2003)

de ces personnages : Superman, Captain America ou Wonder Woman, qui incidemment était elle-même une déesse à l'origine. Pour appuyer cette thèse, notons également que certains de ces héros ont carrément été empruntés à des mythologies européennes. C'est entre autre le cas pour Thor de la mythologie scandinave et Hercule de la mythologie grecque. Cette théorie explique, en partie du moins, l'attrait de l'Amérique pour ces héros plus grands que nature et, par conséquent, le succès que connaissent aujourd'hui ces adaptations... même si au cours des deux dernières décennies, le genre a connu bien des hauts et des bas.

En effet, après le succès de *Superman* et de *Superman II*, la franchise s'essouffle rapidement. Le troisième volet génère des revenus de 60 millions alors que *Supergirl*, lancé en 1984 et *Superman IV* réalisent à peine 15 millions chacun. Il faudra attendre le *Batman* de Tim Burton en 1989 avant que le genre reprenne peu à peu son souffle. Encore aujourd'hui considéré comme l'une des meilleures adaptations de *comic books*, *Batman* réhabilite le

personnage. Bien que le succès soit en partie attribuable au charisme de Jack Nicholson qui, dans le rôle du Joker, vole carrément la vedette au héros lui-même, c'est à Tim Burton que l'on doit la restauration de ce héros qu'il replace dans son univers sombre et gothique. Le second volet de Burton, **Batman Returns**, passe le test avant qu'une fois encore la franchise ne s'essouffle. Entre temps, quelques films de série B : **The Punisher** (1989), **The Flash** (1990), **Captain America** (1991) et les **Fantastic Four** (1994) côtoient d'autres films au succès relatif mais qui n'arrivent jamais véritablement à capturer l'essence même des films de Burton : **The Rocketeer** (1991), **The Crow** (1994), **The Mask** (1994), **Timecop** (1994), **Judge Dredd** (1995) et **Spawn** (1997). Parallèlement, de lamentables échecs sont également diffusés sur grand écran : **Tank Girl** (1995), **Barb Wire** (1996) et **Steel** (1997), et à nouveau le genre connaît une inéluctable baisse de popularité.

Nous vivons en ce moment ce que l'on pourrait qualifier de troisième vague du genre. Amorcée avec **Men in Black** (1997) et **Blade** (1998), elle sera confirmée par **X-Men** (2000) de Bryan Singer. Ces deux derniers films permettant enfin à Marvel Comics de prendre la place qui lui revient à Hollywood. Au cours des années suivantes, Marvel verra par conséquent quelques-uns de ses héros les plus populaires envahir le grand écran avec **Blade II** et **X2 : X-Men United** bien sûr, mais également **Spider-Man**, **Daredevil** ainsi que **Hulk**. Phénomène d'entraînement, cette nouvelle vague amène aussi des adaptations de romans illustrés : **Ghost World** en 2001, l'excellent **Road To Perdition** en 2002 ainsi que deux adaptations d'œuvres de l'auteur culte, Alan Moore : **From Hell** en 2001 et le récent **The League of Extraordinary Gentlemen**.

Fidélité et exposition : deux problématiques de taille

« La seule réponse que je puisse formuler est de citer Raymond Chandler : « Les gens me disent : Raymond, ne vous sentez-vous pas accablé par la manière dont Hollywood anéantit vos livres? Chandler les mène alors à sa bibliothèque et leur montre une étagère en répliquant : « Regardez, les voilà. Ils sont intacts. Le film n'a rien à voir avec mon travail. Il porte le même titre que l'un des livres que j'ai écrits et pour cela ils m'ont donné une somme

Amazing Spider-Man #121 (1973)



faramineuse. Je n'ai aucun problème avec ça. »

(Alan Moore à propos des adaptations cinématographiques de ses œuvres)

Si le détachement de l'auteur peut être enviable, il n'est cependant pas très courant. Les amateurs eux-mêmes sont plus souvent qu'autrement insatisfaits quand les aventures de leur personnage préféré sont portées à l'écran. Car s'il est difficile d'adapter un roman, que penser alors de l'adaptation d'une œuvre qui est diffusée depuis plus de quarante ans et dont les personnages ont constamment évolué au fil des ans. Il arrive même que les plus érudits crient au scandale quand sont dénaturées les histoires qu'ils lisent et relisent (il est important de le spécifier) depuis des années. Par exemple, l'un des récits les plus marquants de toute l'industrie des *comic books* est celui raconté dans le numéro 121 du magazine *Amazing Spider-Man*, écrit par Gerry Conway au début des années 70. Un point tournant d'autant plus important qu'il marque la fin de la période communément appelée *âge d'argent*. En résumé, le récit relate les événements entourant la mort de Gwen Stacy, l'amie de cœur de Peter Parker (alias Spider-Man) qui fut provoquée par le Green Goblin après une lutte entre les deux adversaires au sommet du pont de Brooklyn. Un épisode des plus mémorables quand on sait que ce numéro se classa récemment parmi les dix numéros les plus importants des quarante ans de Marvel, tous personnages confondus. Bien que Sam Raimi s'inspira de ce récit pour l'une des scènes clé de **Spider-Man**, l'usage qu'il en fit en offensa plus



VS Spider-Man (2003)

d'un. Si la scène fonctionne tout de même bien dans le film, le fait que Raimi, qui incidemment proclame être un amateur inconditionnel du héros, ait parodié cette scène est des plus déconcertant. Car non seulement le cinéaste gâche tout l'impact qu'elle aurait pu avoir, mais en interdit également toute adaptation ultérieure. Il serait, en effet, insensé de voir cette scène se répéter dans l'une des suites à venir de la franchise. À la décharge de Raimi, il faut admettre que **Spider-Man** contient cependant l'une des meilleures expositions qui ait été portées à l'écran.

L'UNIVERS DE X-MEN

« Je crois que **X2** plaira davantage que **X-Men**. Le premier film était restreignant en ce sens que nous avions à introduire un ensemble complexe de personnages (...) Cela limite vraiment le temps dont nous disposons. »

(Bryan Singer, réalisateur de **X-Men** et **X2**)

Cependant, en terme de fidélité et d'exposition, ni Sam Raimi ni aucun autre réalisateur n'est parvenu à la cheville de Bryan Singer. Comme le suggère ce dernier, l'exposition des personnages doit être suffisamment claire pour l'ensemble du public, mais sans pour autant s'aliéner les amateurs qui connaissent déjà très bien les personnages. Cet équilibre si difficile à atteindre est bien souvent le principal défaut de ce genre d'adaptation. Que l'on pense au pre-

mier **Superman** durant lequel on doit attendre près de cinquante minutes avant de voir le héros en action, ou à l'interminable **Batman Forever** au cours duquel on présente non seulement les origines de Two Faces et du Riddler, mais aussi celle de Robin. On ne peut donc qu'être séduit par la facilité avec laquelle Singer parvient à faire évoluer une dizaine de personnages dans **X-Men** puis une douzaine dans **X2 : X-Men United**, tout en offrant au public quelques-unes des meilleures scènes d'action du genre. Faisant évoluer ses personnages d'un film à l'autre, l'adaptation que fait Singer de l'univers des X-Men se rapproche davantage d'une saga à la **Star Wars** ou **The Lord Of The Rings** que d'une simple franchise mercantile ne visant qu'à exploiter le personnage film après film jusqu'à ce que l'on ne puisse plus rien en tirer.

QUE NOUS RÉSERVE L'AVENIR ?

« Je considère littéralement chaque bloc de six numéros de la série comme un film en soi. Les six premiers numéros de *The Ultimates* sont essentiellement les *Avengers* en film. Il n'y a rien à changer en terme de personnages, de rythme ou de décor. Et comme nous sommes constamment parmi les meilleurs vendeurs de l'industrie, je présume que ce n'est qu'une question de temps avant que les gens de la télé ou du cinéma ne s'intéressent à nous. »

(Mark Millar, auteur de *The Ultimates*)

DEUX NOUVELLES ADAPTATIONS

Hulk

Voulant sauver la vie d'un collègue, le scientifique Bruce Banner est bombardé de rayons gamma sur lesquels il travaille depuis plusieurs années. Bien qu'en apparence il s'en soit sorti indemne, cet accident lui permet de se transformer, contre sa volonté, en un monstre vert de trois mètres qui est de surcroît doté d'une force illimitée. L'armée américaine, qui surveillait déjà les recherches de Banner, s'intéressera de près à ce nouveau personnage que l'on surnommait le Hulk.

Possiblement le héros le plus connu de Marvel Comics après **Spider-Man**, Hulk bénéficie ici d'une adaptation bien particulière. Grâce à une réalisation des plus maîtrisées, au cours de laquelle Ang Lee divise parfois l'écran dont il dispose en plusieurs cases, et aux images de synthèses qui confèrent au personnage de Hulk l'aspect irréel qui lui convient, on se doit de classer le film dans une catégorie bien à part en ce qui a trait à la forme. En ce qui concerne le fond, le verdict est tout autre. D'un choix d'ennemis forts discutables (les *Hulk Dogs* ainsi qu'une version monstrueuse du père même de Banner) à une fin typiquement hollywoodienne où la surenchère d'effets spéciaux tente de racheter la pauvreté du scénario, rien ne nous est épargné dans le département de la démesure. On regrettera également que le Hulk soit muet... si l'on fait exception d'une séquence onirique dans laquelle Banner l'entend prononcer son légendaire « Punny Human ! ». Ang Lee sait cependant se faire pardonner durant les meilleurs moments du film où, par exemple, Hulk est traqué par l'armée, ainsi que pour la parfaite compréhension du personnage dont il fait preuve à tout instant. Car en effet, cette dualité si essentielle à l'entité Banner/Hulk n'est pas dite mais plutôt montrée à maintes occasions. Cela donne à Hulk la subtilité voulue et nous permet d'envisager le meilleur pour une suite éventuelle.

Carl Rodrigue

■ États-Unis 2003, 140 minutes — Réal. : Ang Lee — Scén. : James Schamus — Int. : Eric Bana, Jennifer Connelly, Sam Elliot, Josh Lucas, Nick Nolte, Brooke Langton, Sasha Barrese — Dist. : Universal.

The League of Extraordinary Gentlemen

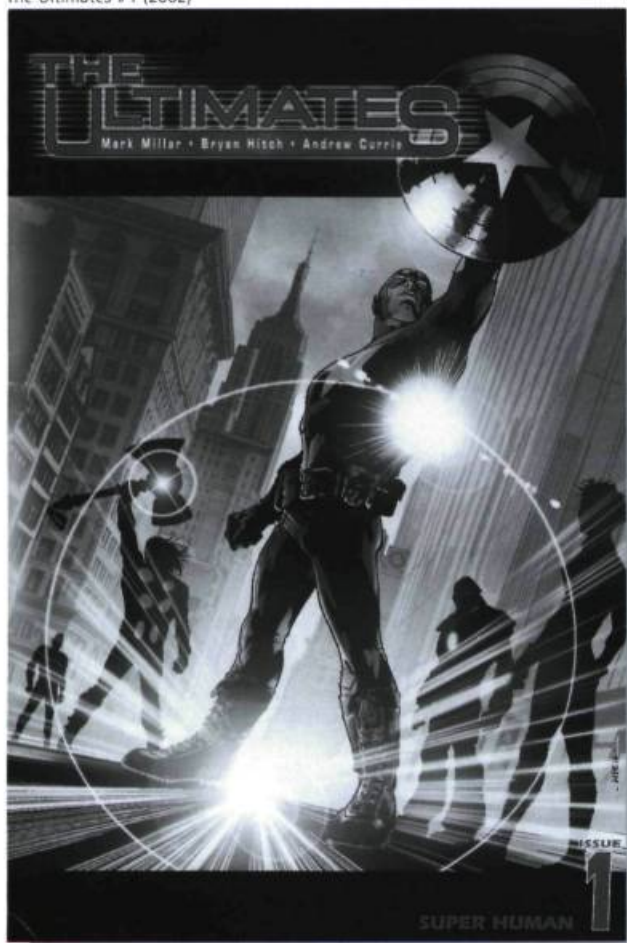
Inspiré du roman illustré éponyme d'Alan Moore, **The League of Extraordinary Gentlemen** relate les efforts d'une escouade d'élite au service de l'empire britannique, qui se doit de prévenir l'imminente guerre mondiale qui se dessine à l'horizon. Composée de plusieurs personnages (avec une distribution s'appuyant sur Sean Connery) empruntés à autant d'œuvres littéraires : Allan Quatermain d'Henry Rider Haggard, Captain Nemo de Jules Verne, le docteur Jekyll secondé de sa double personnalité M. Hyde de Robert Louis Stevenson, Mina Muray de Bram Stoker ainsi que l'homme invisible de H.G. Wells auxquels viennent se joindre Tom Sawyer et Dorian Gray pour les besoins de l'adaptation américaine, cette escouade que l'on nomme la « ligue des Gentleman extraordinaires » va parcourir le monde, de l'Afrique à la Mongolie en passant par New York et Venise dans le but d'épargner à ce monde le triste sort qui l'attend.

Avec ses personnages tous dotés de pouvoir bien spécifiques et ses décors majestueux (dont l'intérieur même du Nautilus), **The League of Extraordinary Gentlemen** rappelle à bien des égards **The Adventures of Baron Munchausen** de Terry Gilliam. Malheureusement, certains éléments du récit dévoilent beaucoup trop tôt le sort qui sera réservé à quelques-uns des personnages, gâchant ainsi une bonne partie du suspense. Erreurs scénaristiques qui pourront être temporairement masquées par le plaisir d'observer ces personnages discuter ensemble. Au final, grâce à la réalisation de Stephen Norrington (**Blade**), mais surtout à la photographie de Dan Laustsen, le film demeurera imprégné sur notre rétine, longtemps après notre sortie de la salle.

Carl Rodrigue

■ La Ligue des Gentlemen extraordinaires

États-Unis 2003, 110 minutes — Réal. : Stephen Norrington — Scén. : Alex Ayres, d'après le roman illustré d'Alan Moore — Int. : Sean Connery, Stuart Townsend, Peta Wilson, Shane West, James Babson, Tony Curran, Jason Flemyng, Tom Goodman-Hill, Robert Goodman, Richard Roxburgh, Max Ryan, Naseeruddin Shah — Dist. : Fox.



Avec les *X-Men* et les *Fantastic Four*, les *Avengers* sont parmi les groupes de héros les plus populaires de l'univers Marvel. Le titre original est cependant dépassé en terme de ventes par sa version modernisée, *The Ultimates*. L'attrait du titre, et par conséquent, la possibilité d'en tirer un film, sont rehaussés par le fait que le groupe est composé de certains héros ayant eux-mêmes leur propre titre chez Marvel, en l'occurrence *Captain America*, *Thor* et *Iron-Man*. Advenant une entente des studios (car si Artisan détient les droits de la plupart des *Avengers*, New Line possède quant à lui ceux de *Iron-Man*), ce film attirerait donc les lecteurs de cinq titres parmi les trente les plus vendus de l'éditeur.

Watchmen, le roman illustré culte d'Alan Moore qui donna ses lettres de noblesse au genre durant les années 80, fait également l'objet d'une grande attention. Il s'agit d'un projet que caresse Lloyd Levin, le producteur de *The League of Extraordinary Gentlemen*, également tiré d'une œuvre d'Alan Moore. Bien que le réalisateur Terry Gilliam (*Brazil*) travailla longtemps sur le projet, il en fut finalement évincé après avoir déclaré vouloir mettre sur pied une adaptation de douze heures (sic!). Les dernières rumeurs veulent que le projet soit réalisé par David Hayter, scénariste de *X-Men* et *X2* qui, aux dires de Levin, vient de compléter une adaptation scénaristique très fidèle à l'œuvre originale.

Entre-temps, nous aurons droit à maintes adaptations. Chez DC Comics, en plus des pourparlers concernant une adaptation de *Wonder Woman* et d'une nouvelle version de *Superman*, le tournage de *Catwoman* devrait être complété en décembre. Un tout nouveau *Batman* devrait également être réalisé par

Christopher Nolan (*Memento*). Du côté de Marvel, pas moins de quatre films prendront la route du grand écran l'an prochain : le troisième volet de *Blade*, *The Punisher*, sous la houlette de Jonathan Hensleigh (*Armageddon*), *Spider-Man 2*, une nouvelle fois porté à l'écran par Sam Raimi, ainsi que le très attendu *Fantastic Four* prévu pour Noël 2004. Durant les années à venir, on parle également d'une suite à *Daredevil*, mais précédée de *Elektra*. Puis de *Hulk 2* et *Iron-Man* qui pourraient peut-être sortir en 2005 et de *X-Men 3* qui devrait clore la trilogie en 2006.



Rebecca Romijn-Stamos devrait revenir sous les traits de Mystique dans *X Men 3*

Après plusieurs décennies, il semble que le genre soit là pour rester, l'industrie s'étant laissé charmer définitivement par ces héros aux talents multiples. C'est également le cas d'une majorité sans cesse croissante de spectateurs qui s'accordent toujours le droit de rêver. Car qui n'a jamais songé, ne serait-ce qu'un instant, de posséder un quelconque pouvoir ? Il existe 1001 héros... Vous avez l'embarras du choix. 

Carl Rodrigue

(Remerciements à Jacques Ghiotto de *Cosmos* à Laval, à Benoit Doyon de *L'Imaginaire* à Québec, ainsi qu'à Patrick Robitaille et Christina Tremblay.)